

GEORGES PERROS



L'IMAGINAIRE
GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1973.*

Extrait de la publication

Né à Paris en 1923, Georges Perros est d'abord comédien et fait partie de la Comédie-Française dans les années 50. Grâce à une tournée de la Compagnie, il rencontre au Caire Jean Grenier, qui l'introduit dans le milieu de la *N.R.F.*, où il nouera des amitiés.

Assez rapidement il quitte la scène pour la lecture; son ami Gérard Philipe lui confie des manuscrits pour le T.N.P., et il en lira ensuite pour les Éditions Gallimard.

Appréciant peu la vie à Paris, il s'installe à Douarnenez avec sa femme et ses trois enfants, et se consacre à la lecture et à l'écriture. Il collabore à la *N.R.F.*, à divers revues et journaux auxquels il envoie des chroniques de tous ordres.

Atteint d'un cancer, il meurt à Paris le 24 janvier 1978.

Georges Perros a reçu le prix Max Jacob en 1963 pour *Poèmes bleus*, le prix Valéry Larbaud en 1973 pour *Papiers collés II* et le prix Bretagne en 1974 pour l'ensemble de son œuvre.

*En guise
de préface*

Sac troué, comme je dois l'être, et ce qui en tombe souffre, garde quelque chose de cette errance qui caractérise ma petite histoire. Je ne peux pas rester longtemps assis. Impossible de me mettre à table. Je ne me place jamais loin d'une porte. J'écris presque toujours dans un endroit où je sais que je ne pourrai pas m'éterniser. Le feu au cul. J'ai toujours quelque chose à faire d'on ne peut plus urgent. Perpétuel délit de fuite. Mais c'est moi que je laisse sur le carreau. Vivre me reste donc assez indistinct, malgré confirmation quotidienne de la mystérieuse et forte parole de Claudel : « Partout j'ai retrouvé la Loi. » Oui. Mais quelle Loi? Je ne me suis pas « retiré », comme disent les inconséquents, retiré de quoi je vous le demande, non, je me sens à pied d'œuvre. Comme protégé. Autant de pris sur la mort, à l'état brut. Mais vivre reste à faire.

Vous me dites que j'ai raison de parler des choses quotidiennes, qu'on n'en parle pas assez. Oui et non. Au reste je ne le fais pas exprès. Mais je trouve qu'on en parle plutôt trop. De telle manière qu'on les dégrade. Qu'on tend à rendre la vie impossible à qui risque de trouver banal le phénomène tout de

même assez étrange de respirer. D'où je n'éprouve pas le besoin d'utiliser une terminologie de luxe. J'ai appelé mon chien Jos, à quoi bon le faire changer d'identité sous prétexte que *j'écris*. A quoi bon inventer, à partir de l'invention par excellence, celle qui nous permet d'être et de parler. Mon champ d'action étant très limité, je ne vois pas pourquoi je me hausserais du col, puis, enfin, consolation d'infirme, ce n'est pas tous les jours qu'on peut parler de tous les jours. Il y faut, allons, un brin d'inspiration. Je ne suis pas tous les jours capable de rendre compte de ce qui, la plupart du temps, me crève les yeux, donc m'aveugle. Ce n'est jamais l'anecdote, le « souvenir » qui me retiennent — j'ai la vie la plus monotone du monde — mais ce qu'ils souhaitent me signaler, soumis à certain régime. Qui exclut, malgré les apparences, toute familiarité. C'est plus à un ami que je m'adresse, sachant qu'il n'existe, ne peut pas exister, qu'à un lecteur amateur d'autobiographies. Je tends au rêve que fait l'anecdote quand elle dort, non à un gros plan de ses petites parties. C'est que nous nous ressemblons un peu tous, mais jamais dans les mêmes circonstances. La même situation. J'essaie d'établir un rapport de conversation à distance, conversation impossible à l'état brut, qui exige l'intervention d'un heureux hasard; impossible aussi à partir du livre, puisqu'il y a tentative solitaire, irrécupérable. Je me sers d'un matériau sans transcendance, rampant, sans références; pari dangereux, voire imbécile. Mais je vais toujours, on dirait par vice, au mot le plus usé, le plus clochard, le plus chargé; ce n'est pas l'amour des mots entre eux que je recherche, non, mais plutôt leur aptitude à se refiler la même maladie. Les mots nous ressemblent. Il faut et il ne faut pas s'y

fier. Un mot peut changer de couleur, d'être, tout comme nous. Car enfin, bien malin qui devinerait, à nous voir seulement dans la journée, dans nos bureaux, nos usines, nos métros, nos occupations plus ou moins dérisoires, qui oserait imaginer que nous sommes aussi ces individus susceptibles de folies amoureuses... Incroyable.

S'il suffisait d'évoquer les choses quotidiennes, de le vouloir, pour les rendre intéressantes, ce serait trop facile, comme on a l'air de le croire. Non. Faut accorder ses violons. Il y a, hors notre vision ordinaire, soufferte, endurée, comme une possibilité de chant, de langage mélodique — rien à voir avec la *musique racinienne* — donc modulé de tous les côtés, possibilité qui prend ses racines dans ce que j'appellerai, faute de mieux, une sensibilité soudain isolée, branchée, « sensible » au monde alentour, qui se *timbre*. C'est très rare. Comme un léger décollement du discours perpétuel. Du ressassement. A peine s'aperçoit-on qu'on est emmené en bateau, et gare à qui s'aviserait d'intervenir. Il y a là quelque chose d'extraordinairement *énervant*, puisque le fil peut se rompre d'un instant à l'autre, d'un mot à l'autre, et qu'il faut, disons, profiter de l'occasion pour se débarrasser sous ce signe un peu privilégié, d'un tas de notions qui faisaient le pied de grue, qui pourrissaient sous l'orme du grenier. *Une vie ordinaire* — le livre est sorti avec un sous-titre : roman-poème, dont j'ai été le premier surpris, le mystère demeure — bref cette volée de petits vers, qui peuvent faire penser, sur le mode mineur, à ceux de Lope de Vega, n'est rien d'autre qu'une suite de notes, de « lignes », qui s'ignoraient, s'ennuyaient depuis des années en attendant la mobilisation générale. Soudain reliées entre elles, s'intégrant au gros de la troupe,

à la bonne franquette, grâce, si j'ose dire, à cet écoulement imprévu, cette hémorragie, cette levée de source d'où venue? Après quoi, vidé, sec, nouveau-né. Aucun acquit. Seulement un peu étonné d'avoir été aussi sauvagement assailli, sollicité, jour et nuit, deux mois durant, par une meute de mots en dérive, d'ouvriers qui travaillent, ou plutôt qui roupillent dans mon usine, par manque de patron. De *Cadres*. J'ignore ce qu'ils font. Eux de même, quant à moi. On n'a pas le téléphone. On se rencontre sans se reconnaître. Et c'est le hasard qui remet les machines en branle. On se retrouve dans la « nature » et c'est alors que quelque chose de musical se déclare, risque de se déclarer. L'écriture, comme on dit, reprend ses droits. Son droit. Ce peut être pour cinq, dix lignes — tant de manières pour si peu — ou pour des centaines de vers qui se poussent du coude, qui sautent par toutes les fenêtres, moutons d'un Panurge éberlué qui n'a que le temps d'enregistrer leur fragile parole, avec coups de pouce ici et là, pour endiguer, rendre audible, sinon lisible, leur pépiement. Ce qu'ils se racontent. Comme si je n'étais pas là. J'écris à la voile. Il y a relais. Je laisse la plume à quelqu'un qui ne sait d'où vient son nom, qui vit grâce à un corps qu'il n'a pas choisi. Dont le peu de liberté véritable risque à tout moment de succomber sous la terreur de la mort, rien n'empêchant de vivre comme la hantise de mourir. Il m'arrive de renoncer aux joies simples de l'existence par dégoût de ma précarité. Je me dis bêtement : « Ce sera pour une autre fois. » Vivre « entièrement » me paraît alors jeu de dupes, c'est à l'ombre que je me réfère, comme si je voulais échapper au justicier. Je ne me suis jamais caché, je n'ai jamais rêvé de passer totalement inaperçu que par « malice », histoire

de me donner l'illusion que je passerai entre les mailles du filet mortuaire. Dérisoire! C'est aussi ce qui me permet le franc jeu et l'absolue indifférence quant aux suites critiques du désastre, littérairement parlant.

Dans ces moments d'écriture, qui peuvent durer plus longtemps que souhaité — c'est crevant — je ne me sens plus. Je suis comme expulsé de moi-même. Dans cet état que connaissent les comédiens, auxquels il arrive d'avoir à jouer avec quarante de fièvre, et qui, une fois en scène, retrouvent une santé bizarre qui les empêche d'éternuer, de tousser, bref, d'être malades comme ils vont à nouveau l'être après le spectacle. Mais ici, en l'occurrence, le spectacle est on ne peut plus privé. Et ce qu'on écrit peut, alors, frôler, voire toucher ce qu'il y a de superstitieux dans l'homme. D'inquiet. On peut y aller comme on n'oserait en état normal. Je ne sors jamais d'une ligne, ou de cent, comme j'étais avant d'en tracer les signes. Cela tient du millimètre. Du millième de millimètre. Mais cela rapproche d'on ne sait quoi, non, ce n'est pas la mort, mais cela éloigne d'on ne sait quoi, non, ce n'est pas la vie. Effet de stupéfaction, comme si on pouvait se voir vieillir, tous les jours, dans la glace. Qui ne regarde que vous, ne regardant personne. C'est du plus invisible à qui que ce soit, du plus impossible à distinguer à l'œil nu. Proprement intraduisible. Un degré de plus dans la mine du langage; un léger coup de grisou. Degré qui dépasse la parole possible de l'autre, et certitude qu'il n'y a aucun moyen d'en provoquer une de ce genre chez qui que ce soit, puisque même si l'autre a lui aussi connu cette espèce de frisson dans l'être — et plus et mieux il l'aura connu — il en sera comme ligoté, en pleine liberté.

Cependant, ce frisson dont je parle, tout le monde l'a éprouvé. Ce degré, l'a pressenti. Nous recouvrons le reflet de cette parole, qui ne doit rien à l'intelligence élémentaire ou à un don particulier, nous la craignons, et d'où viennent ces face à face libidineux, baveux, l'un cachant ce que chacun ne connaît que trop; d'où, sinon de cette terreur vaniteuse dont nos rêves sont gorgés, et que nous donnons au néant. Ou à Freud. Est-il si terrible, si désespérant, d'être des hommes avec des hommes? D'où nous vient cette sensation que nous sommes inconvertissables les uns par les autres, tous classés, totalement perdus en nous-mêmes; que, finalement, il n'y a rien à faire? La fatigue à laquelle vous faites allusion peut sortir de là, de cette impression beckettienne de ne pouvoir être que « roulé » en toute circonstance. Vivre a quelque chose d'impossible. Il y a chez l'homme un trop et un pas assez qui fait que reste toujours sur le tapis un définitif laissé-pour-compte. Son image?

Vous me dites aussi qu'il vaut mieux vivre en province qu'à Paris. Je ne sais pas. J'ai mille et une raisons de ne pas savoir. D'en douter. (Je ne suis pas venu en Bretagne pour écrire.) Il faut une forte santé pour vivre en province. Comme pour vivre à Paris, mais ce n'est pas la même. Le même courage. La même faiblesse. Il faut en avoir fini avec des tas de choses qui n'ont rien à voir avec la littérature. Les amis parisiens qui viennent me dire bonjour, quand ils arrivent, c'est avec un : « Comme tu as de la chance de vivre ici. » C'est vrai. Mais quand ils repartent, huit, dix jours après, ils y vont régulièrement de leur : « Mais comment fais-tu pour vivre ici? » Subtil. Il leur manque ce dont je me gave, la mer, la solitude aérée. Il me manque ce dont ils se plaignent sans pouvoir s'en passer, et

que j'ai connu. Car j'ai tout de même fait mes classes. Souffert de cette amitié compétitive qui rend intéressant, mais fait douter de la *communication*. J'ai donc choisi l'amitié à distance. Mais vivre en province, ne pas se contenter d'y venir de temps en temps pour finir ou commencer un roman, non, décider d'y mourir, loin de ses amis, et cette province fût-elle privilégiée, vaguement enchantée, je ne le conseillerais à personne. (Je ne conseillerais rien à personne.) Leopardi a raison : « Dans une petite ville, il y a des partis, mais non de l'amitié. C'est-à-dire que l'on trouvera des personnes qui, parce que cela conviendra à leurs intérêts, s'uniront et s'associeront pendant un certain temps (le plus souvent contre d'autres personnes) mais jamais des amis. L'amitié ne peut exister que dans les grandes villes ou bien entre des personnes éloignées les unes des autres. » C'est, en partie, l'amitié, qui m'a rendu Paris impossible. Bref.

Autre chose, la modestie. Vous me dites que j'ai l'air d'y tenir. Peut-être. Mais de quoi s'agit-il? Sans vouloir le moins du monde manier le paradoxe, je peux dire que ce qui m'a le plus étonné chez l'homme, c'est sa modestie. Son manque de confiance en lui-même, au point de se croire obligé d'avoir des relations, soit divines, ou prétendues telles, soit élémentaires, sociales; le mal qu'il se donne pour se rendre esclave de qui l'intimide pour des raisons théâtrales, religieuses, ou pire. Voyez Hitler, Staline, etc. Beau résultat; leur bonne volonté, qui mériterait récompense au ciel. C'est vrai. Claude de Saint-Martin dit bien : « Ce qui m'a donné tant de joies dans ma carrière, c'est de sentir que grâce à Dieu, j'étais arrivé *avant de partir*, quand il y en a tant qui ne sont pas partis après être arrivés. »

Quand j'ai voulu faire du théâtre, comme je sortais vraiment de rien, que mes parents ne connaissent vraiment personne susceptible de me *pousser*, de m'aider à faire si abrupte, si féroce carrière, ils m'ont prévenu, méchamment : « Pauvre type, pauvre gosse, sans piston, on n'arrive à rien dans ce milieu. » Le mot piston m'a un peu étonné. J'ai fait la sourde oreille et très vite rencontré des pauvres types dans mon genre — avec mêmes parents — et nous nous sommes tous ensemble aperçus que le piston faisait long feu, qu'il ne suffisait pas de coucher avec la femme du directeur ou du metteur en scène — ou le contraire! — pour *réussir*; que c'était plutôt sot, même, d'en passer par là, que ça ne menait à rien — que d'aigris! — et qu'il y avait comme un léger roulement de tambourin qui donnait raison, et courage, à ceux qui voulaient bien tenir le coup sans coucher avec qui que ce soit, en vue de. Précieuse expérience. Pas modeste. Non. J'ai idée que la plupart des hommes sentent cela. Et en veulent sourdement, par extrême modestie, à qui leur donne l'impression d'avoir cherché la liberté sans frapper à trop de portes. Elles sont à peu près toutes ouvertes. Sur l'horreur d'être de la même race que tant de monstres. Horreur physique. Au moins peut-on les ignorer, ne rien leur demander (aux monstres). La modestie peut avoir de curieux effets. Ainsi pouvons-nous, sans risque d'erreur, à tout instant du jour et de la nuit, imaginer un couple, des milliers de couples en pleine gesticulation amoureuse. S'ensuivra peut-être un dégoût, une impossibilité chronique d'en faire autant avec qui que ce soit au monde. Roussel écrit : « Arrivé dans un hôtel de New York, je veux prendre un bain, et cette idée me fait un certain plaisir; j'apprends qu'il y a 3 000 salles

de bains dans l'hôtel en même temps que moi, mon plaisir tombe. On ne jouit que si on a seul le gros lot, le bonheur des autres fait souffrir. Pour jouir pleinement d'une chose, il faut savoir qu'elle est défendue aux autres, qu'elle est un privilège. » Propos à peine défendables. J'y vois une certaine modestie. Mais Roussel s'est suicidé.

Qu'est-ce que le naturel, la simplicité? Je n'ai pas rencontré d'individus simples. Le plus sauvage des sauvages porte en lui toute la charge intellectuelle que nous suçons à petits coups métaphysiques. Pour moi, tout le monde est sauvé, tout le monde est malade de l'avoir été avant d'en douter. Vivre est nécessaire et suffisant. Si le monde change demain, comme on nous le promet dans certains journaux, je m'y trouverai au même point qu'aujourd'hui. (On me dit que je suis maoïste sans le savoir...) Il y a des hommes avec lesquels je me sens relié, contemporain du même événement. Des hommes auxquels je pense avec plaisir, reconnaissance, que je suis heureux de savoir en même temps que moi sur la terre. Bref, il me semble que je n'aurai pas attendu un âge trop avancé pour connaître, pour vérifier, pour vivre ce qu'un de ces hommes, Sartre, évoque, à la fin de ses *Mots* : « Si je range l'impossible Salut au magasin des accessoires, que reste-t-il? Tout un homme, fait de tous les hommes, et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui. »

1971.

GEORGES PERROS



2

Volontairement, paresseusement, éperdument, Georges Perros *note*. Bribes et morceaux ; fulgurations, colères, angoisse, apaisement, selon l'humeur, la lecture, le lieu, bref comme tout le monde vit : par moments, par éclairs, par éclats.

« ... Pour ne rien perdre de cette incessante lecture, tout m'est bon – bouts de papier, souvent hygiénique, tickets de métro, boîtes d'allumettes, pages de livre. J'en suis couvert. »

D'où aujourd'hui ces papiers distribués, collés, un livre – la chambre de l'esprit, mais à travers laquelle passe cet air de fête ou ce vent fou qui les a fait se détacher de la vie.

Avec ses *Papiers collés*, dont c'est ici le deuxième tome, Georges Perros a inventé un genre. Et il était le seul à pouvoir le porter à la perfection.



9 782070 717811



89-XI A 71781

Extrait de la publication

ISBN 978-2-07-071781-1